

MELK PROD. / TANZPLANTATION

Marco BERRETTINI

Siège social : 11 rue des Arquebusiers – 75003 Paris – SIRET : 400 135 265 00033 – APE : 9001Z

Adresse de Correspondance : PLATÔ, 25 rue de Château Landon - 75010 Paris

tel : 01 43 38 56 63 - email : production@bureauplato.com

EXTRAITS DE LA REVUE DE PRESSE

SUR LE PLONGEOIR GLISSANT DU RÉEL

Multi(s)me, *Sorry do the tour* et *Blitz*, trois pièces de la compagnie

*Melk Prod constituée autour de Marco Berrettini suggèrent

de restaurer l'idée de troupe et de refonder celle de danse-théâtre.

Comment tenir conversation avec Manuel Coursin, l'un des co-signataires de *Blitz*, à l'issue d'une représentation ? Non content d'en être chorégraphe, interprète, également régisseur, le voici attendu comme tous les autres pour le démontage technique. Dans la compagnie *Melk Prod, les techniciens dansent et jouent la comédie ; les chorégraphes font de la manutention. De quoi restaurer à son propos le mot de troupe, entretenant une utopie communautaire.

Communautaire, et conceptuellement plus. Car tous les rouages du spectacle sont insolemment mis à nu dans les pièces de *Melk Prod. À chaque scène, les artistes se tirent un coup de feu dans le pied. Mais avec un pistolet à eau. Acide, quand même : « J'aimerais savoir pourquoi tout un secteur subventionné se croit dans la création pure d'œuvres uniques étrangères à la circulation de l'argent, tandis qu'il y aurait un autre secteur impur, basement socio-culturel » médite Marco Berrettini, autour de qui s'est constitué *Melk Prod.

D'où son art du recyclage permanent, en forme de brouillage énervé, faussement désinvolte, anarchiquement sophistiqué. Redéfinissant aussi la notion de danse-théâtre, que connaît bien cet ex élève de la Folkwangshulen d'Essen (Pina Bausch) : « Quand Kurt Joos réfléchissait à une conception révolutionnaire de la danse des années trente, il le faisait en puisant aussi dans les danses populaires folkloriques, pour les soumettre à un processus d'abstraction moderne. C'est ce que nous faisons. Et c'est un travail du geste, un travail pleinement de danse, un travail de danse-théâtre ; non un vague sous-genre d'une supposée vraie danse. »

Porceuses, nourries de tout et de rien, ce qui est tout sauf rien, les pièces de *Melk Prod dérivent d'abord de leur propre histoire : d'histoires d'artistes qui ne tournent pas les yeux en passant devant les miroirs déformants de la scène. *Multi(s)me* : commencée avec 5 000 francs, cette pièce procéda par morceaux et à-coups, fulgurances et enlèvements, errance et même violence. Sur ce radeau de la Méduse, rejouant leur drame de compagnie de danse confrontée à la mondialisation spectaculaire et à l'injonction de l'innovation, la compagnie *Melk Prod investit un génie de survivants.

Passages figés à l'arrêt, interpellations absurdes, histoires sans début ni fin, métamorphoses kitsch ou zoomorphes, strip-teases à l'envers, moments stupides et éclats de subtilité, arrimèrent ses spectateurs les plus tenaces à une dérive du doute sur l'inconsistance générale de l'à peu près tout de la vie. Vertige tragique, affligeant et secoué des rires du langage en train de se désagréger. L'art y paraissait ce mouvement de condensation empruntant des corps, traversant des salles, agrégeant des publics, selon des lignes de fuite qu'aucune performance ne saurait borner.

Tirant un trait sur cette épreuve et son succès, *Sorry do the tour* abattit un jeu collectif plus reconnu, de pastiche butesque de l'univers des concours de danse disco. À ceci près que Marco Berrettini fut lui-même un champion de cette danse en sa jeunesse, et que *Sorry* n'ignore rien des pratiques populaires qui le nourrissent. Cela non sans grincer terriblement, coulant les corps quadragénaires qui composent les effectifs de *Melk Prod dans ces danses de jeunes et de night-clubs.

Collant à présent cinq contributions distinctes, *Blitz* a l'allure d'une régate loufoque d'objets voguant trop identifiés, plutôt que d'un épique sauvetage sublime. Son art du sabotage et du détournement n'ignore pas la manipulation des ficelles scéniques. Mais ne s'agirait-il pas d'un sabordage plus ou moins consenti, par lequel de joyeux désespérés feraient tout pour rebondir dans le bain frissonnant de l'hyperréalisme, et s'agripper aux bouées de nos regards, qui doivent aussi se mouiller ?

Gérard Mayer

DANSE-THÉÂTRE / MARCO BERRETTINI

Le chorégraphe Marco Berrettini est né en Allemagne de parents italiens en 1963. Il fut champion d'Allemagne de danse disco à l'âge de 15 ans, puis reçut l'enseignement alors grahamien de la London School of Contemporary Dance, qu'il rejeta violemment au profit de la Folkwangschule d'Essen (Pina Bausch). En France il a travaillé neuf ans aux côtés de Georges Apparis, tandis que ses propres créations ont toujours révélé un talent indiscipliné, provocateur et insolent, prônant une « danse pour tous », défiant les codes du « spectaculièrement correct », où le mouvement part à la rencontre jubilatoire des situations de l'absurde quotidien. Avant *Multi(s)me*, sa pièce parlée *Sturmweiser* prépara l'an d'Emil fut des plus remarquées.

Carte postale triviale d'une Amérique

A la Bastille, le chorégraphe Marco Berrettini et la compagnie Melk Prod.

Danse

Le chorégraphe Marco Berrettini et ses potes de la compagnie Melk Prod. ont de vrais problèmes existentiels : soit ils mangent des beignets à la crème, soit ils avalent un café, soit ils vont se faire voir ailleurs. En attendant de prendre une décision qu'on imagine cruciale, ils se vautrent autour d'une table de jeu qu'ils arrosent de jetons multicolores.

Avec *Melk Prod. Goes To New Orleans*, carte postale spectaculaire d'un voyage en groupe à La Nouvelle-Orléans, Berrettini maintient sa réputation de grand méchant farceur prêt à ne faire qu'une bouchée de la régression ambiante. Le mauvais goût, le bas de gamme, les chapeaux de cowboy en plastique bleu et en promo, sont les rayons préférés de cet Italien grandi en Bavière, champion de danse disco lorsqu'il avait 15 ans et aujourd'hui installé en Suisse.

Jouer les touristes dans l'Amérique profonde profite évidemment à l'esprit caustique de Berrettini. Voyage tape-cul dans un combi pourri, visite *very white* d'une plantation *Autant en emporte le*

vent (la façon dont l'histoire est réduite à une série grotesque de grossesses donne envie de revoir le film), le quotidien vole aussi bas que les moustiques du bayou.

Regarder la vie par le petit bout de la lorgnette, les sept acolytes de Melk Prod. savent faire. Réussir à en décoller, heureusement aussi. Ce trip New Orleans, qui peine à s'élancer, grimpe soudain jusqu'à la transe gospel culinaire dégoulinante de bave et de parmesan. L'humour bascule dans un feu d'artifice délirant où l'ironie le dispute à une sorte de stupéfaction fascinée pour les clichés américains. Et c'est la musique - blues, rock, gospel - dont sont imbibés nos touristes qui kidnappe la réalité. Le trivial devient magique et si dérisoirement drôle.

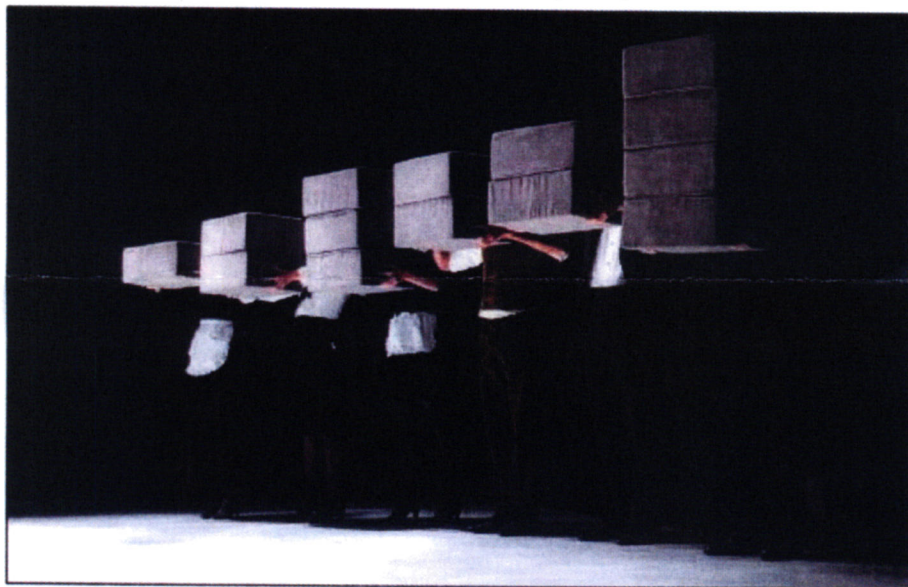
Avec ou sans crème, les beignets sont toujours meilleurs en trompetant à tue-tête ou en gueulant un vieux blues. Quant au froufrou de l'harmonica au fond des bois la nuit... ■

ROSITA BOISSEAU

Melk Prod. Goes To New Orleans, de Marco Berrettini. Théâtre de la Bastille, 75, rue de la Roquette, Paris-11^e. M^o Bastille. Jusqu'au 13 décembre, 19 h 30. Tél. 01 43 57 42 14. De 13 € à 20 €.

A l'ADC, l'odyssée de la colère prend son temps

GENÈVE • *Entre danse subvertie par une théâtralité loufoque et philosophie en acte, «iFeel» de Marco Berrettini opte pour la prolifération du sens et des formes.*



Six interprètes complétant un cube en parpaings de mousse servis sur plateau. ISABELLE MEISTER

BERTRAND TAPPOLET

Il y a des pièces déroutantes, et essentielles aussi parce qu'elles bousculent nos attentes par une mise à distance critique du monde du spectacle et du corps dansant: *iFeel* en fait partie, à savourer jusqu'au 27 janvier à la salle des Eaux-Vives à Genève. *Colère et temps dû* de Peter Sloterdijk lui sert d'embrayeur d'imaginaire chorégraphique et de rythme, dont un duo masculin en claquettes et rhapsodes avec le livre comme instrument percussif façon Stomp.

Tout s'ouvre sur six danseurs

et comédiens complétant un cube en parpaings de mousse servis sur plateau. Avant de sommeiller debout en une ligne de corps agitée tel un éventail. Ces délaissés ou déclassés de l'Histoire sont en livrées de domestiques, rappelant le vaudeville et ses pantins articulés victimes de quiproquos. *iFeel* est le fruit d'une résidence tenue au Collège de Saussure, sous la houlette du DIP notamment.

Patchwork chorégraphique

L'opus pratique la citation en dévoyant des pans entiers de

l'histoire des arts vivants. Du théâtre musical allemand et des cabarets antifascistes en passant par le cirque, le music-hall, les déhanchements érotico-betty-boopiens du New Burlesque,



Argus Ref 37710161

iFeel n'oublie pas les voiles de cellophanes papillonnants, vibratiles animés de longs bâtons et faisant disparaître le corps, évoquant l'égérie dansante de la Belle Epoque, Loïe Fuller. Bientôt, les danseurs alignent les pas de giges style *Lord of the Dance*, avant d'entamer une course circulaire en chantonnant le «I Feel Pretty» de *West Side Story*.

Recourant à l'absurde, au *nonsense*, la création renoue avec le meilleur de la Compagnie de Marco Berrettini, dont *Multi(s)me* et *L'Opérette sans sou, si*. En ligne de mire philo, une société matricée par un consensus mou. Lequel recycle, récupère toute manifestation artistique. Une mollesse pierreuse qu'emblématise, sur le plateau, ce mur que les protagonistes ne cessent de reconfigurer. Les briques ductiles servent ainsi d'instables piédestaux pour un surplace sautillant sur le thème de *Star Wars*. Il y a dans ce *iFeel* un abîme qui nous aspire quoique l'on fasse, une façon de distendre la temporalité dans un merveilleux inaccomplissement, aussi.

Dans son ouvrage, Sloterdijk propose une histoire alternative de l'Occident, dont le moteur serait la colère née de l'injustice. De la transe consommatrice et de la jubilation face à l'objet (l'Eros), on échoue dans la compétition, la soif de reconnaissance (le Thymos). De son essai, ne semble surnager d'abord qu'une scène burlesque. Bustes dénudés que

barrent leurs bras croisés, trois interprètes débattent des teintes de la couverture, du lettrage, du code-barres.

Humanité contradictoire

Un moment anthologique qui tourne autour du réel et du langage sans pouvoir les circonscrire, en creusant l'écart entre le mot et la chose. Et témoigne d'une parfaite maîtrise des ruptures de ton, dont le spectacle fait son miel, multipliant les incises au sein d'un canevas devenant mystérieux à force de décadrages et de glissements de sens. Le mot éclaire

moins la danse, qu'il ne la sédimente d'une humanité contradictoire, vulnérable.

On échoue *in fine* à une atmosphère de plage surfant sur une magnifique métaphore de la société idéale, fraternelle et charnelle. Un quatuor formé d'un faune et d'elfes ébrouent leurs anatomies dénudées qu'infantilise une bande-son disneyenne. Dans cette fausse légèreté fragile, ils rapatrient la gymnastique rythmique à la Dalcroze alternant inspiration et expiration, comme la danse «naturiste» des années 1910. Un mirage à l'humanisme ambigu du corps naturel, du groupe et ses rêves communautaires, fusionnels. I

Jusqu'au 27 janvier à 20h30, di à 18h, relâche lu 25 janvier. Salle ADC des Eaux-Vives. 82-83 rue des Eaux-Vives.
Rés: ☎ 022 320 06 06.
www.adc-geneve.ch

Critique: «I feel», de Marco Berrettini, à l'ADC, Salle des Eaux-Vives, à Genève La danse en liberté sur les briques de la colère

Il y a des artistes qu'on ne remerciera jamais assez d'exister. Pour leurs prises de risque, leur confiance dans un art joyeux menant une quête aussi essentielle que décontractée. Marco Berrettini, mauvais élève chorégraphique, en fait partie.

Pourquoi mauvais élève? Car ses spectacles jouent sur les limites de l'homme et peuvent de ce fait passer pour une formidable imposture. Depuis dix ans, son exploration des clichés - géographiques (la série des *Freeze/Defreeze*), artistiques (*L'Opérette sans sous, si*) ou sociologiques (la série des *Sturmwetter*) - ne craint ni les séquences languettes - attention, tunnels! -, ni les propositions ultra-désinvoltes. De quoi pousser les spectateurs à s'écrier parfois: y a-t-il un metteur en scène dans la salle?

Rebondir sur des coussins en

forme de brique au son de *Starwars*, s'adonner à l'interview littéraire torse nu, les mains sur les seins, chanter «l'm pretty», de *West Side Story* en tenue de soubrette ou encore jouer à la pythie thérapeutique dans une tour des miracles, voilà justement quelques-unes des folles propositions de *I feel*, fresque pour six danseurs-comédiens inspirée du philosophe Peter Sloterdijk.

Le propos? Envisager le temps d'après la colère. Le moment où la «banque mondiale de la vengeance» fera faillite et permettra l'avènement d'un monde «au-delà du ressentiment». La traduction chorégraphique n'est pas explicite. On est même plutôt dans la dérision quand chacun annonce sa résolution pour 2010, type «j'annule mes vacances en Corse et je fais du bénévolat». Mais

lorsque, sur le *Clair de Lune* de Debussy, de grands plastiques se transforment en ailes de papillon à la manière de la danse des voiles de Loïe Fuller (1901), la charge poétique et utopique fonctionne. D'autant mieux qu'elle surprend. La joie, irremplaçable, d'un vrai spectacle vivant. **Marie-Pierre Genecand**

I feel, jusqu'au 27 janvier, à l'ADC, Salle des Eaux-Vives, à Genève, 022/320 06 06, www.adc-geneve.ch; du 4 au 6 fév., à l'Arsenic à Lausanne, 021/625 11 36.



Argus Ref 37766285



Danse

SÉLECTION CRITIQUE
PAR ROSITA BOISSEAU

BERTRAND LOMBARD D'APRÈS PATRICK BOSSATTI

Le 19 fév., 16h30, Centre national de la danse, 1, rue Victor-Hugo, 93 Pantin, 01-41-83-98-98. Entrée libre.

Il y a quelques années, entre 1988 et 1992, l'écrivain et plasticien Patrick Bossatti (mort brutalement en 1993) dessinait "Mana danse de Nada", une danse particulière comme une partition, succession de silhouettes sans lien logique apparent, destinée à être incarnée et interprétée par le danseur Bertrand Lombard. Retour sur cette œuvre unique entre trait et mouvement grâce à trois institutions (le Centre national de la danse de Pantin, les Hivernales d'Avignon, le Ballet Preljocaj).

COMPAGNIE HORS SÉRIE

Le 18 fév., 21h15, Théâtre de la Cité internationale, 21, bd Jourdan, 14^e, 01-43-13-50-50. (8,50-10 €).

Hamid Ben Mahi persiste dans sa veine sociale et politique. Il a raison. Il y a des choses et des événements, en particulier ceux liés aux banlieues et à tous les ghettos, que l'on peut raconter et écouter des dizaines de fois sans qu'ils perdent leur force et leur urgence. Avec "La Géographie du danger", Ben Mahi, dont le hip-hop mixe danse et texte avec vivacité, s'empare d'un roman sur la condition d'immigré signé par l'écrivain algérien Hamid Skif. Il aime dire "qu'il danse parce qu'il ne peut pas rester immobile, qu'il parle parce qu'il ne peut plus rester silencieux". Un double mouvement de rage qui fonce dans le tas et dégage sec.

EMMANUEL EGGERMONT

Jusqu'au 17 fév., 19h30 (mer.), Théâtre de la Cité internationale, 21, bd Jourdan, 14^e, 01-43-13-50-50. (8,50-10 €).

Repéré comme interprète du chorégraphe allemand Raimund Hoghe, Emmanuel Eggermont se lance seul à l'attaque du plateau. Pour "1/8", inspiré par une statistique (une personne sur huit vit seule en France), il s'est choisi des atouts musicaux imparables : des chansons de Serge Gainsbourg et des musiques de Henry Purcell. C'est donc en bonne compagnie que ce jeune chorégraphe tente de tracer les lignes quotidiennes et fantasmatiques de sa solitude aussi vulnérable que les oiseaux en papier qui occupent la scène. A découvrir dans le cadre du rendez-vous danse d'Arcadi.

HÉLÈNE IRATCHET

Le 18 fév., 20h, Théâtre de la Cité internationale, 21, bd Jourdan, 14^e, 01-43-13-50-50. (8,50-10 €).

Rien que le titre est un poème en soi qui fait rêver et donne curieusement envie d'en savoir davantage. "Hommage d'un demi-dimanche à un Nicolas Poussin entier" est signé par une jeune chorégraphe toulousaine, Hélène Iratchet, pour quatre interprètes. A travers une toile du fameux peintre Poussin, elle trafique les corps et les attitudes pour en extraire une fresque insolite, entre citations décalées et relectures explosées. De la déconstruction d'une image comme exercice pour un nouveau style... A voir en entier.

HOFESH SHECHTER COMPANY

Jusqu'au 20 fév., 20h30, Théâtre de la Ville, 2, place du Châtelet, 4^e, 01-42-74-22-77. (12-23 €).

Après la Maison de la danse, à Lyon, le chorégraphe israélien basé à Londres Hofesh Shechter, 34 ans, est pour la première fois à l'affiche à Paris. Qu'il s'agisse de "Rooms" (2007), pièce pour dix danseurs et cinq musiciens, ou de "Uprising" (2006), pour sept hommes, on retrouve le même sens aigu de l'uppercut chorégraphique. Rapidité offensive et montage "cut" de séquences de danse, le style Shechter n'y va pas par quatre chemins pour prouver son savoir-faire. Bourrées d'adrénaline, la danse et la musique (également signée par Shechter) se cognent sans laisser le temps aux émotions de respirer. D'accord, c'est comme l'époque le veut, mais on aimerait parfois souffler un peu

MELK PROD., MARCO BERRETTINI

Le 19 fév., 21h, Théâtre de Vanves, 12, rue Sadi-Carnot, 92 Vanves, 01-41-33-92-91. (14-17 €).

Il est généralement drôle (mais pas toujours et pas pour tout le monde) et acide (presque toujours et pour presque tout le monde). Celui qui ne fait pas l'unanimité avec un plaisir immense s'appelle Marco Berrettini. Italien né en Allemagne, champion de danse disco à 15 ans, aujourd'hui installé en Suisse, il met en scène des spectacles aussi extravagants que son pedigree. Sa nouvelle pièce "I Feel", pour six interprètes, résonne comme un cri de colère ou un grand coup de poing sur la table. Longtemps qu'on n'avait pas eu de nouvelles de Berrettini. On est déjà sûr qu'il y aura des dégâts.

MICHEL SCHWEIZER

Jusqu'au 17 fév., 21h (mer.), Théâtre de la Cité internationale, 21, bd Jourdan, 14^e, 01-43-13-50-50. (8,50-10 €).

Trois chiens, trois femmes. Et lesquels ! Des bouledogues anglais d'un côté, une stripteaseuse, une danseuse classique, une culturiste de l'autre. Le tableau de "OQueens (A Body Lab)", mis au point par le chorégraphe et metteur en scène Michel Schweizer, possède déjà une allure folle. Muscles en avant et domination de soi, la beauté n'est pas seulement une question d'effets de surface. Quant à être bien dans sa peau, évidemment jeune, élastique et souple, ce serait un "plus" merveilleux. Affaire à suivre.

HERMAN DIEPHUIS

Le 23 fév., 21h30, Théâtre de Vanves, 12, rue Sadi-Carnot, 92 Vanves, 01-41-33-92-91. (12-15 €).

Depuis qu'il est passé à la chorégraphie, Herman Diephuis interprète remarqué auprès de Philippe Decouffé et Mathilde Monnier, soumet son talent à des thèmes on ne peut plus ardues. Avec minutie et exaltation, un sens aigu de l'image plastique, et une très salutaire ironie, il signe dans "D'après J.-C." une fresque marquante autour des figures de la Vierge et de Jésus, extensible à toutes les mères et leurs fils. Amour, beauté et douleur, les motifs s'y recourent dans des poses inspirées par la sculpture et la peinture de la Renaissance. La reprise de cette pièce créée en 2004 se révèle très intéressante au regard des autres spectacles de Diephuis, toujours obsédé par les images et les postures qui tatouent l'imaginaire.



Danse

SÉLECTION CRITIQUE
PAR ROSITA BOISSEAU

ANDRÉS MARÍN - VANGUARDIA JONDA

21h (ven.), Théâtre Jean-Vilar,
16, place Stalingrad, 92 Suresnes,
01-46-97-98-10. (15-27 €).

Titre Sa silhouette fine, arc-boutée à craquer, revisite les codes du flamenco. Presque ascétique dans sa ligne, mais toujours lesté d'une vraie profondeur, le danseur et chorégraphe de flamenco Andrés Marín nourrit sa danse en évitant les clichés qui la menacent. Dans cet opus imaginé autour des cafés flamencos légendaires d'Andalousie, Marín s'appuie sur le chanteur Segundo Falcón pour se livrer en solo aux mille nuances de cette danse de l'âme.

BALLET DE L'OPÉRA NATIONAL DE PARIS : LA SOURCE

A partir du 22 oct., 19h30 (mar., sam.), Opéra Garnier, place de l'Opéra, 9^e, 0-892-89-90-90. (9-92 €).

Le danseur étoile Jean-Guillaume Bart, aujourd'hui passé à la chorégraphie, se lance dans une aventure singulière avec ses collègues du Ballet. Il entreprend de remonter une pièce passée dans les oubliettes de l'histoire de la danse, créée en 1866 à l'Opéra. Il s'agit de "La Source", chorégraphiée par Arthur Saint-Léon sur une partition signée par Ludwig Minkus et Léo Delibes, dont il ne reste quasiment aucune trace. Une récréation qui s'annonce d'ores et déjà comme un événement.

DANSES PARTAGÉES

13h30, 19h30 (sam.), 14h (dim.), Centre national de la danse, 1, rue Victor-Hugo, 93 Pantin, 01-41-83-98-98. (10-12 €).

Titre Fête et apprentissage font bon ménage dans le cadre de Danses partagées, manifestation pilotée par le Centre national de la danse, à Pantin. Sous la

houlette, cette année, du danseur étoile de Paris José Martínez, des cours d'initiation à tous les types de danses sont proposés, et dans une très bonne ambiance : contemporain, hip-hop, antillais ou baroque... Faites votre choix ! Des spectacles sont présentés pour conclure ce rendez-vous qui porte bien son nom.

Voir article page 15

DELAVALLET BIDIEFONO - OÙ VERS ?

19h30 (du jeu. au sam.), Maison des arts, place Salvador-Allende, 94 Créteil, 01-45-13-19-19. (10-20 €).

Le chorégraphe Bidiefono DeLaVallet, du Congo-Brazzaville, met sa jeunesse et sa rage au service d'une cause lourde et difficile : celle de la femme en Afrique aujourd'hui. Intitulée "Où vers ?", cette pièce devrait confirmer le savoir-faire déjà impeccable de ce jeune artiste, qui sait sculpter l'espace de façon électrique.

GASPARD DELANOË ET ISRAËL GALVÁN - JE SUIS VENUE

Jusqu'au 21 oct., 20h, Maison des métallos, 94, rue Jean-Pierre-Timbaud, 11^e, 01-47-00-25-20. (5-14 €).

Titre La danseuse Yalda Younes, le danseur et chorégraphe flamenco Israël Galván et l'auteur Gaspard Delanoë se donnent la main pour une création évidemment aussi surprenante que leur alliance est spectaculaire. Leur thème : la paix au sens large, dans le contexte apparent d'une sorte de conférence dite en arabe par Younes et traduite en français par Delanoë. Quel tricot curieux va sortir des aiguilles de ce trio ? "Danser un traité de paix" reste une aventure.

MARCO BERRETTINI - SI, VIAGGIARE

Jusqu'au 24 oct., 21h (sf jeu.), 17h (dim.), Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, 11^e, 01-43-57-42-14. (14-24 €).

Le chorégraphe Marco Berrettini, personnalité rentre-dedans,

provocatrice et libre, est de moins en moins programmé en France. Et c'est bien dommage. Le voilà au programme du Festival d'automne avec "Si, viaggiare", pièce pour neuf danseurs-astronautes partis pour nous faire vivre un voyage intersidéral sûrement pas piqué des hannetons... En inspiration souterraine, les multiples rencontres, parfois avortées, vécues par Berrettini (il s'est inscrit sur une soixantaine de sites sur Internet) et ses interprètes, au moins aussi téméraires que leur chef de troupe. On embarque.

RÉGIS OBADIA - NOCES, LE SACRE DU PRINTEMPS

20h45 (jeu.), Centre d'art et de culture de Meudon, 15, bd des Nations-Unies, 92 Meudon, 01-49-66-68-90. (16-33 €).

Figure flamboyante de la danse des années 80, Régis Obadia, alors en compagnie de Joëlle Bouvier, mène désormais une carrière solo, plus souvent en Russie qu'en France. C'est d'ailleurs avec une compagnie russe qu'il chorégraphie, en 2000, sa version du "Sacre du printemps". Le programme actuellement en tournée s'accompagne d'une autre relecture, tout aussi délicate, celle des "Noces", toujours sur une partition de Stravinsky.

SEYDOU BORO - LE TANGO DU CHEVAL

21h (du jeu. au sam.), Maison des arts, place Salvador-Allende, 94 Créteil, 01-45-13-19-19. (10-20 €).

Oups ! Excitant projet de chorégrapheur l'animal-cheval, tant on sait combien l'exercice est périlleux... Connaissant la force tendue et la retenue, tout aussi tendue parfois, du Burkinabé Seydou Boro, on attend avec impatience sa vision dans "Le Tango du cheval". Surtout quand on sait qu'il s'agit en plus de confronter la beauté de l'animal et le chaos du monde. A suivre.



Berrettini : dansez, cosmonautes !

« Si, Viaggiare », spectacle drôle, léger, pataud et planant au Théâtre de la Bastille

Danse

Pour sa nouvelle pièce *Si, Viaggiare*, à l'affiche du Théâtre de la Bastille à Paris, le chorégraphe Marco Berrettini a envoyé neuf cosmonautes flotter en apesanteur dans l'obscurité. Sous leurs casques embués – ils ont oublié l'aérosol antibuée –, leurs visages étonnés semblent se demander à quelle sauce cosmique ils vont bien pouvoir être mangés.

Sur la planète Berrettini, le repas est léger, déshydraté comme il se doit, mais l'ambiance compense largement le régime hypocalorique. Chanson pop à pleurer, ritournelle variétoche pour rigoler, règlements de comptes par le biais de figurines représentant chacun des interprètes, *Si, Viaggiare* rêve d'une aube nouvelle pour une humanité rafraîchie par son lifting intergalactique.

Avec ou sans casque, rencontrer l'autre n'est pas une mince affaire. Patauds, nounours, lents à la détente, les habitants tentent de s'apprivoiser. Chacun cherche sa chacune sans d'ailleurs percevoir sous la combinaison argentée de quel sexe est son (ou ses) potentiels partenaire(s) de jeu. Une main sur l'épaule, l'autre sur le ventre, les deux parfois droit au panier, la partie de drague prend des airs de ballet martien dans tous les sens du terme. Rappel qu'à l'ère du tout-communicant et d'une époque « tripes à l'air », toucher l'autre, au bon moment, au bon endroit, reste un exploit.

Pour muscler ce spectacle, Marco Berrettini, plus jusqu'au-boutiste tu meurs, a ratissé quelque 60 sites de rencontres en tout genre et multiplié les rendez-vous en croisant près de 213 personnes. Il s'est inspiré aussi du programme d'exploration « Voyager » mis en place par la NASA au

début des années 1970 qui envoya des sondes dans l'espace équipées de différents outils, dont un disque et une aiguille. Ils permettaient éventuellement aux extraterrestres rencontrés sur le parcours de voir des photos et de lire des informations sur la Terre en écoutant des morceaux de musique.

Galaxie spectaculaire

Dans ce contexte intersidéral, la danse met les pieds dans ses moon-boots et regarde si elle gigote encore. Ronde main dans la main, mouvements d'ensemble discogymniques, imbrication des corps les uns dans les autres, toutes les étapes de la vie d'une tribu se rejouent en mode drolatique sur le plateau. Sans peur, en jouant la carte de la fausse ingénuité et de l'idiotie revendiquée, Berrettini, dont la formation chorégraphique combine tous les styles, ose aller jusqu'au bout de son idée, aussi farfelue soit-elle, et nous entraîne dans une galaxie spectaculaire jamais vue.

La dépressurisation annoncée par le premier tableau véritablement magnétique de *Si, Viaggiare* n'est malheureusement pas aussi violente que celle que l'on attendait. Elle se situe dans la perplexité béate qui imperceptiblement fait sourire, glousser bêtement et rire même devant les tribulations de nos amis cosmonautes. Plus unique que jamais, Berrettini, l'Italien né en Bavière et vivant à Genève, prend position dans une impasse cosmique où l'on est ravi de planer une heure avec lui. ●

ROSITA BOISSEAU

Si, Viaggiare, de Marco Berrettini. Festival d'automne. Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, Paris 11^e. Jusqu'au 24 octobre. 21 heures. Dimanche, 17 heures. Tél : 01-53-45-17-17 De 12 à 24 euros



LA CHOREGRAPHIE DE L'ESPACE

« **Si, Viaggiare** » Ils viennent de plusieurs galaxies et se retrouvent sur la planète Léna... Une drôle de situation vécue par les neuf danseurs de Marco Berrettini, héritier latin de Pina Bausch, vêtus en astronautes sur la scène dépouillée du théâtre. Cette allégorie aux rencontres virtuelles d'Internet permet au chorégraphe italien de donner libre cours à sa fantaisie.

■ Jusqu'au 24 octobre, Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette (11^e). Tél. : 01 43 57 42 14. De 14 à 24 €.

100 % DESIGN

« **Ne plus dessiner** », de Martin Szekely Quand un grand designer français s'efface derrière l'objet, cela donne des œuvres d'une beauté intemporelle. Le Centre Pompidou montre une vingtaine de pièces du maître de l'épure et, parallèlement, Martin Szekely expose à la Galerie Kreo.

■ Jusqu'au 2 janvier 2012, Centre Pompidou. 12 €.
Jusqu'au 23 décembre, Galerie Kreo, 31, rue Dauphine (6^e).



L'EXPO QUI DERANGE

« **DU DÉSIR DANS LES AILES** » FLORE-AËL SURUN, MEMBRE DU COLLECTIF DE PHOTOGRAPHES TENDANCE FLOUE, DÉVOILE DANS « **DU DÉSIR DANS LES AILES** » LES IMAGES D'UNE JEUNESSE REBELLE, BAROQUE ET LYRIQUE.

JUSQU'AU 20 NOVEMBRE, ESPACE LES ESSELIÈRES
3, BD CHASTENET-DE-GÉRY, VILLEJUIF (94).

TÉL. : 01 49 58 30 40. **Gratuit**



SABINE ROCHE

RÉDACTRICE EN CHEF DES ÉDITIONS RÉGIONALES : ISABELLE MAURY
CHEF DE SERVICE : DANIEL GERMENS - 1^{re} RÉDACTRICE GRAPHISTE : NATHALIE ELBAZ-FORSSIER
RESPONSABLE PHOTO : STÉPHANIE SEMEDO - RÉDACTRICES : CAMILLE GIRETTE ET SABINE ROCHE.



Tous en scène sur le site

L'italien Marco Berrettini présente *Si, viaggiare* à la Bastille, qui met en boîte les rencontres virtuelle sur le Net.

Ils sont neuf sur le plateau, trois femmes et six hommes, dont le chorégraphe en personne. Ils évoluent en costume de cosmonaute sur une scène nue, couleur orange, légèrement bombée au centre. On serait sur une autre planète, tellement froide qu'on doit sortir couvert. En plus des casques qui emprisonnent les têtes, ils portent des gants et sont vêtus de scaphandres en matière plastique grise. Ils sont cuirassés. Marco Berrettini déclare qu'il entend « *mettre le doigt sur un phénomène très concret: les rencontres que l'on fait de manière impromptue avec de parfaits inconnus* ». Il veut bien sûr parler

de Facebook, des sites de rencontre en ligne et d'Internet. Le résultat, non négligeable, s'avère inattendu. Passé le temps de la rencontre durant lequel les corps se frôlent et les doigts gantés se cherchent, les danseurs tombent le casque et font semblant de pleurer à chaudes larmes sur un tube de Céline Dion. C'est sans doute dû à l'inévitable déception née de la rencontre effective par rapport à l'idéalisation propre à la carte de visite flatteuse de l'ordinateur. Après la désillusion viennent les premières vacheries en direct. Chacun à tour de rôle vient pousser l'effigie de soi-même sur l'échiquier préfabriqué posé à cour et balance à son partenaire de passage tout le mal

qu'il pense de lui. L'un est trop « creux », l'autre est vide, un troisième hyperdépressif. Pour finir Marco Berrettini parvient, non sans malice, à inventer un univers scénique où se meuvent les corps empêchés d'un collectif mal dans sa peau qui finit par faire une communauté. Ça et là émerge parfois une figure singulière, celle par exemple de la femme qui, tout en manipulant la poupée qui lui ressemble, chante un pot-pourri des compositions de Charles Aznavour. On ne sait trop pourquoi mais c'est terriblement efficace.

MURIEL STEINMETZ

(1) C'était du 19 au 24 octobre, au Théâtre de la Bastille